

Le Darwinien contre l'Ingénieur, et le Bricoleur en arbitre

Pour situer le texte: *Ce texte est une version développée de la conférence éponyme prononcée au colloque «ÉLOGE DU BRICOLAGE» organisé par l'université LYON 2 les 31/1 et 01/02/ 2020. Il s'enracine dans six années de travail d'un séminaire intitulé «La clinique, l'Institutionnel et le Politique» dans le cadre de l'association Penser en institution, penser l'institution(<https://penser-en-institution.org>)*

Mots-clés: caste gestionnaire, logique darwinienne, logique ingénieriale, logique anthropologique, chaos auto-organisateur, états d'équilibre, procédures, idéologie, position, modélisation, ordre symbolique, l'impossible et l'interdit, éthique, liberté, crises du capitalisme, crise de 1929, Keynes, technocratie, technostructure, *Welfare state*, État-providence, professionnalisation, modèle scientificotechnique, secteur médicosocial, technobureaucratie, néolibéralisme, opinion publique, concentration des institutions, réduction de la mésinscription, changement permanent, révolution néolithique, bricolage, mode de production industriel, Lévi-Strauss, interdisciplinarité, indisciplinarité, enjeux

N.B. : dans l'ensemble des textes mis en ligne

1. Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur.

2. Les notes de bas de page font partie du texte original ou contiennent des indications bibliographiques.. Les lettres minuscules en exposant renvoient aux commentaires en marge ou en encart, qui sont contemporains de la mise en ligne et visent à contextualiser rétrospectivement le texte.

3. Les n^{os} de référence (①, ②, ③, etc.) renvoient à la bibliographie de l'auteur, en fin de texte. Il se peut que certaines de ces références ne soient pas encore en ligne. Vous pouvez vous inscrire pour être tenus informés à mesure des mises en ligne. .

L'invasion barbare

Les réflexions qui suivent s'enracinent dans six années de travail d'un séminaire intitulé «La Clinique, l'Institutionnel et le Politique». Et ils doivent beaucoup au groupe des participants de ce séminaire.

L'initiative de ce dernier n'était pas imputable à une pure curiosité intellectuelle. Il s'adresse — car il poursuit maintenant son travail sans moi — à des praticiens qui subissent de plein fouet la

grande glaciation qui s'est abattue depuis une ou deux décennies sur les institutions où opèrent les pratiques sociales ^①. Il cherchait plus précisément à faire face au sentiment, qui ne cesse d'y croître, d'une sorte d'invasion barbare suite à la prise de contrôle par une puissante caste qu'on qualifie communément de gestionnaire. On verra que celle-ci se stratifie en fait en deux couches : au sommet, une technostucture; à la base, les gestionnaires proprement dits, mandatés pour appliquer les consignes de la première ^②.

Envahisseurs arrogants, certes. Mais à bien y regarder de plus en plus déboussolés à mesure qu'on descend la voie hiérarchique et qu'on se rapproche du terrain, où rien ne se passe selon ce que leurs cadres de pensée leur permettent de comprendre. Beaucoup sont même plus que déboussolés : terrifiés — lorsqu'ils rencontrent, en ces endroits pour eux exotiques, la face sombre de l'humanité, sa déraison, ses désespoirs, et ses alternances de passivité pesante et d'explosions de rage. Or c'est toujours quand une catégorie dominante prend peur que, tel le sanglier acculé dans sa bauge, elle devient vraiment dangereuse.

Notre objet était d'essayer de comprendre. Comprendre pour ne pas céder au désespoir. Comprendre en amont, avec le secours de l'histoire, de la sociologie, de l'économie, de la philosophie, comment on en est arrivé là ; comprendre en aval en tentant notamment d'en désintriquer, à partir des situations concrètes, les effets entremêlés et souvent contradictoires, donc d'apparence paradoxale.

Les trois logiques

Logique et position darwinienne et ingénieriale¹

«En amont», beaucoup de fils entrecroisés dépassaient de la pelote. Certains conduisaient à des processus suffisamment contingents pour qu'on les estime réversibles, donc potentiellement déstabilisables par des pratiques intelligemment conçues. Mais beaucoup ramenaient à de puissantes vagues de fond historiques sur lesquelles il semble vain de chercher à avoir prise. Certes, face aux déterminismes apparemment les plus puissants, l'histoire, y compris récente, fourmille d'épisodes inattendus venant à les fragiliser, vérifiant la célèbre boutade attribuée à Mark Twain : « Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait ». Mais que l'improbable ne soit pas l'impossible ne le rend pas pour autant probable. Quand on se heurte à un mur, consacrer son énergie à y chercher les failles qui laissent des espaces de liberté reste une stratégie plus prudente que de se cogner la tête dessus.

C'est dans cette optique, en plus du souci de rester dans l'objet du colloque, que j'ai choisi de partir d'un aspect de cette réalité qui à ma connaissance n'est mis en valeur nulle part, et dont la

<http://penser-en-institution.org/index.php/2016/02/26/alain-noel-henri-quelques-ilots-dordre-dans-un-ocean-de-chaos-2016/>

prégnance m'est apparue de plus en plus évidente au fil de ces dernières années. Et qui a en outre l'avantage d'être un peu comme les motifs des figures fractales : à l'œuvre à tous les niveaux, depuis le macro-historique et le macro-social jusque dans les situations concrètes les plus quotidiennes. J'ai conscience que, pris isolément, il produit un filtre évidemment réducteur — comme tous les filtres. Il n'est donc pas à prendre comme une explication, mais comme une partition de plus dans le contrepoint des multiples lectures possibles, visant à ouvrir la pensée et non à la refermer.

La thèse que je vais développer est que, depuis la révolution industrielle, deux logiques, à la fois antagonistes et complémentaires, sont en interaction dialectique permanente. Et que ce qui nous arrive peut être lu entre autres comme l'un des derniers avatars de cette interaction. En soulignant bien dès le départ que les présenter ainsi comme deux termes d'un doublet crée une symétrie trompeuse. On verra tout au long de cet exposé que, qu'elles soient en conflit ou en complémentarité, elles ne sont pas du tout de même nature, n'ont ni les mêmes sources ni la même dynamique, et qu'il faut donc se garder de les faire défiler à l'exercice dans une belle rhétorique harmonieuse.

Ces deux logiques je les nomme faute de mieux darwinienne et ingénieriale.

Logique darwinienne

La pensée de Darwin est bien plus que l'imagerie d'Épinal de la guerre à mort entre les espèces. Elle a beaucoup souffert, comme celle de Nietzsche, d'avoir été abusivement détournée par l'idéologie nazie et en est restée longtemps ostracisée.

Du reste, appeler « darwinienne » la première de ces logiques relève d'une transposition métaphorique, débordant la théorie évolutionniste proprement dite, pour nommer la conjonction d'un corpus idéologique diffus et d'une organisation sous-jacente de la réalité.

Car la pensée darwinienne est l'une des meilleures expressions d'une ligne mélodique insistant partout depuis deux siècles. Une ligne à l'œuvre aussi bien dans l'économie libérale ou dans le discours fondateur de la Révolution française, que dans les » théories contemporaines des chaos auto-organiseurs ^③. Car la physique contemporaine, qui a depuis longtemps laissé derrière elle les simplifications positivistes du XIXe siècle, nous décrit une réalité massivement chaotique dont émergent, par des effets probabilistes, des structures d'ordre, grâce auxquelles on peut croire que l'univers est déterministe par essence. Mais nous laisserons bien sûr de côté la réalité biologique et physique, pour nous concentrer sur la réalité sociale.

Le principal fondement de cette logique pourrait s'énoncer en reprenant la boutade d'Alexandre Dumas fils : «rien ne réussit comme le succès». On peut la déplier en trois propositions :

1. Il y a un nombre infini de façons de réussir. Il est vain de chercher à les codifier, il suffit de prendre acte de leur foisonnement.

2. À grande échelle (synchroniquement et diachroniquement), les seules réussites qui comptent sont celles qui se reproduisent.

3. Dans un système global dans lequel les ressources sont limitées, le jeu aléatoire des stratégies en concurrence finit par produire des états d'équilibre relativement et provisoirement stables.

Logique ingénieriale.

Toute autre est la logique ingénieriale. Elle n'existe que du fait d'une intentionnalité, au contraire de la logique darwinienne, qui est à l'œuvre partout et se déploie d'elle-même. Elle part de la définition stricte du but à atteindre. Elle continue par l'inventaire aussi exhaustif que possible des ressources disponibles et des contraintes de la réalité. Et elle finit par définir des procédures pour aller de celles-ci au but final.

Sauf qu'il y a un hic : la complexité infinie de la réalité rend pratiquement impossible l'inventaire exhaustif de départ. Donc elle se contente d'identifier un nombre fini de données principales, et de vérifier pragmatiquement que les autres sont négligeables, au niveau d'exigence de précision qu'elle se donne plus ou moins arbitrairement. Elle fabrique ainsi du systématique avec de l'incertain, et du précis avec du flou.

Logiques : qu'est-ce à dire ?

Précision importante : sous ce terme englobant de « logiques », je regroupe ici, pour chacune, deux niveaux de réalité liés entre eux, mais de nature très différente.

À la base, il y a des agencements, ou si l'on préfère des noyaux de cohérence, qui n'ont pas besoin d'être parlés pour exister. Ce n'est pas la plume de Darwin qui crée l'évolution des pinsons des Galapagos. Et secondairement; s'étayant sur ces états de choses, émergent des discours construits, qui les systématisent, les passent à la limite, et sous couvert de description, voire de théorisation, cherchent à les imposer comme normes.

Je parlerai donc de logiques lorsque je vise les deux niveaux indifféremment ; de positions (en empruntant très librement le terme à Mélanie Klein) lorsqu'il s'agit de prendre en compte les premières; et d'idéologie lorsqu'il s'agit des secondes.

La distinction est tout sauf oiseuse. Car les deux idéologies, telles que je les ai formulées, sont parfaitement antagonistes et inconciliables. Tandis que les deux positions sont aussi inextricablement liées que ces vieux couples qui de disputes incessantes en connivences tacites sont allègrement soudés pendant des décennies.

Points de butée

En effet, chacune des deux positions bute sur une limite indépassable, dont profite l'autre. La position ingénieriale, qui parvient très convenablement, quand elle s'applique à la réalité physique, à n'en ignorer que des franges négligeables, se heurte, dans la réalité sociale, à d'immenses régions où la complexité la dépasse. La position darwinienne n'est, elle, au pied de la lettre, pratiquement jamais mise en défaut. Sauf que le développement spécifique qui a conduit à la révolution industrielle s'est trouvé passer par un usage immodéré de la position ingénieriale, qui les a historiquement rendues étroitement interdépendantes.

Dans le cas le plus simple, la coexistence des deux logiques passe par un partage territorial. La logique ingénieriale se déploie d'autant plus à l'aise que la réalité où elle opère se laisse modéliser, c'est-à-dire là où ce qu'elle est obligée de négliger se révèle effectivement négligeable. Et la logique darwinienne occupe le terrain partout ailleurs. Mais la dominance de l'une sur l'autre n'est jamais que relative.

En outre, l'une et l'autre butent pareillement sur une réalité têtue, sur laquelle leurs idéologies, en la circonstance associées, font l'impasse. Car s'il est incontestable, en termes darwiniens que l'histoire d'*homo sapiens* est l'une des plus éclatantes réussites, si ce n'est la plus éclatante, de toute l'histoire du vivant², il se trouve que c'est grâce à son organisation de nature sociale, fondée sur des ordres symboliques, autrement dit des cultures. Une troisième forme de cohérence que nous conviendrons de nommer, là aussi faute de mieux, logique anthropologique.

Or ce qui fonde une culture, c'est qu'elle trie dans la masse de tout ce qui est physiquement possible, n'en retenant que ce qui est socialement possible, l'écart entre les deux constituant le champ de l'interdit ^④. Mais comme la conscience de cet écart priverait l'interdit de son efficacité sociale, s'interpose la représentation mythique d'un ordre qui s'imposerait à tout ce qui existe, autrement dit dans lequel l'impossible et l'interdit coïncideraient. Notons au passage que c'est cette représentation qui rend si difficile de concevoir la dialectique du chaos et de l'ordre, et par suite la pensée probabiliste.

LÉVI-STRAUSS, dont nous allons reparler, met bien en valeur comment la pensée magique témoigne ainsi de la croyance en un déterminisme radical, croyance partagée par les grandes religions monothéistes, avec leur représentation d'un Dieu aussi omnipotent qu'omniscient, mais aussi par la science positiviste, pour qui toute indétermination n'est imputable qu'à une ignorance provisoire.

La ligne de fragilité de cette croyance passe entre l'impossible et l'insupportable, qui est constitué de ce qui est interdit et peut cependant exister. C'est bien pourquoi les cultures ne cessent de chercher

² Encore qu'en changeant de normes d'évaluation, la stabilité du cafard depuis 250 millions d'années, l'agilité mutationnelle des virus, la puissance retorse du VIH reposant sur dix malheureux gènes, ou bien d'autres encore, pourraient lui disputer ce titre.

à les confondre, en développant des systèmes de représentations dans lesquels l'interdit et l'impossible se confondraient. Quitte à se retrouver avec des apories récurrentes, du genre « Comment Dieu peut-il permettre le Mal ? » Mais au fil de l'histoire de la nôtre, un rift s'est creusé sournoisement entre les deux, et dans la faille, comme la lave à travers l'écorce terrestre, remonte cette réalité brûlante et visqueuse de la possibilité de l'intolérable. Longtemps son affleurement a pu être masqué par la substitution au religieux d'une théorie explicite ou latente de l'identité entre la Raison et la Moralité. Mais celle-ci a fait long feu, et il ne nous en reste qu'un lambeau assez misérable, l'agrippement impuissant à la question inattractable de l'éthique⁵.

Pour ce qui nous occupe aujourd'hui, cela se traduit par un clivage qui ne trouve aucun espace d'élaboration. Il marque juste une ligne de rapports de force pouvant localement se muer en violents affrontements. Dans l'idéologie darwinienne, tout le possible a une certaine probabilité de devenir réel, et les configurations stables qui en émergent sont complètement décorréées de leur valeur anthropologique, elles peuvent indifféremment la conforter ou la contredire. Il en va de même pour l'idéologie ingénieriale, qui ne connaît que la concaténation des moyens et des fins. L'ordre anthropologique, qui a le mauvais goût de ne se laisser réduire ni un jeu de Monopoly ni à un manuel de technologie, ni même à une généralisation surpuissante d'intelligence artificielle, peut juste, secondairement, et à condition d'être servi par des rapports de force sociaux favorables, mettre des limites : certes plus ou moins fragiles et plus ou moins tardives, mais dont il ne faudrait pas sous-estimer non plus l'efficacité.

C'est donc par une généralisation simpliste (et intéressée...) que l'idéologie de l'économie libérale s'appuie sur la logique darwinienne pour transformer son emprise, historiquement datée, sur les sociétés modernes, en dogme quasi ontologique. Et que dire, côté idéologie ingénieriale, de l'échec récurrent des plans d'action politiques les plus savamment peaufinés ?³

Une cascade de réagencements

Dans le détail, la solidarité indéfectible entre logiques darwinienne et ingénieriale, passe par de multiples modes d'articulation, selon le moment historique et le contexte économique ou sociologique. Je vais maintenant essayer de retracer grossièrement comment une cascade de mutations historiques majeures, chacune rebattant les cartes entre les deux logiques, a abouti aujourd'hui à une articulation très particulière, dont notre secteur est en quelque sorte la victime collatérale.

Nous nous restreindrons pour ce faire à l'histoire française, puisque c'est à elle que nous conduit notre généalogie culturelle – outre que je ne suis guère outillé pour m'aventurer dans d'autres espaces,

³ J'avais été frappé, étant étudiant, de voir Raymond Aron, esprit brillant et monstre de culture s'il en fut, développer invariablement des analyses fouillées autant que déliées, aboutissant à des prédictions tout aussi invariablement démenties par les faits. Il oubliait simplement de prendre en compte la puissance irrépissable de ces cancrs obstinés qu'on appelle les peuples.

même *a minima*. Mais on verra à quel point elle a été très dépendante de processus de portée transnationale, voire mondiale.

Pour commencer, un partage des tâches bien huilé

Au point de départ, on trouve la révolution industrielle⁴.

Au début de l'ère qu'elle inaugure, l'articulation est simple. La logique darwinienne régente la sphère économique et par-delà commence à faire tache d'huile sur l'ensemble des rapports sociaux. Et la logique ingénieriale régente l'espace de production, de la conception jusqu'à la fabrication des produits, y compris dans une tentative, plus ou moins efficace selon les circonstances, de réduire les rapports sociaux internes à un agencement opératoire copié sur le rapport de l'outil et de la machine à la matière.

Toutefois, la logique ingénieriale est là subordonnée à la logique darwinienne. Ce qui entraîne une conséquence considérable. Car la concurrence, ressort vital de l'économie capitaliste, joue au premier chef sur l'abaissement des coûts unitaires. La logique ingénieriale incorpore alors, et définitivement, une contrainte supplémentaire, qui ne lui est pas intrinsèque : trouver les processus les plus économiques en temps comme en argent, avec pour corollaire un principe de standardisation généralisée.

C'est la Révolution qui a dégagé la route à la logique darwinienne. Chacun sait depuis l'école primaire qu'elle s'est faite au nom de la liberté et de l'égalité⁵. Mais au-delà des libertés civiles, c'est essentiellement de la liberté de concurrence à tous les niveaux qu'il s'agit. La bourgeoisie révolutionnaire est l'héritière directe du « laissez faire, laissez passer » de V. de Gournay, et des physiocrates à sa suite. Plus compliqué est le statut de l'égalité, en laquelle se marque toute la différence entre position et idéologie darwiniennes. Car chacun peut définir l'égalité à l'aune de ce qui l'arrange. Dans la position darwinienne, chaque unité (individu ou groupe...) se sert de ses atouts : la concurrence est par essence inégalitaire (dans *Astérix aux Jeux olympiques*, si tout le monde boit de la

⁴Ce n'est que vue de loin que celle-ci est un épisode simple de l'histoire. C'est de loin que les galaxies paraissent des points, alors qu'elles sont des systèmes d'une impressionnante complexité...

D'abord cela fait presque trois siècles qu'elle s'étire, sur des scénarios et des rythmes très variables selon les aires culturelles. Ensuite elle ne surgit pas toute armée de l'histoire, elle est plutôt la systématisation, voire la prise en masse, d'une conjonction entre plusieurs processus remontant plus loin, voire beaucoup plus loin qu'elle, et dont chacun peut tout aussi bien s'en détacher dans tel ou tel contexte : concentration du capital, concentration des espaces de production (les usines, généralisation du salariat, séparation des espaces de production agricole et des espaces de production d'objets, mécanisation, complexification de la division technique du travail, rationalisation et expansion des réseaux d'échanges de biens et de monnaie, explosion du crédit, séparation entre les espaces de formation et les espaces de production... et la liste n'est pas close. Il faudra par conséquent être schématique, et donc caricatural.

⁵ La fraternité est une adjonction à éclipses, presque un postiche, qui ne s'est fixée d'ailleurs qu'en 1848, et appartient à un tout autre registre.

potion magique, tout le monde gagne, et donc personne ne gagne). L'idéologie libérale fait un tri entre les inégalités qu'elle juge illégitimes (notamment celles qui résultent de privilèges juridiques liés à la naissance... « égaux en droits ») et celles qu'elle juge légitimes (mettant en avant celles qui proviennent du « travail » et du « talent », mais jouant surtout sur celles qui résultent de la propriété et de l'héritage). En fait, il s'agissait surtout de déposséder de ses privilèges une classe qui les avait reçus d'ancêtres pas toujours si lointains, lesquels les avaient acquis dans des contextes sociohistoriques devenus caducs. En réalité, cette classe s'était d'ailleurs en France tiré une balle dans le pied avec l'interdiction relativement récente de déroger, c'est-à-dire d'exercer une activité commerciale ou artisanale : on a souvent noté qu'en l'absence de cette interdiction, l'aristocratie anglaise avait pu glisser en douceur des privilèges dus à l'exclusive propriété terrienne à ceux dus au commerce et à l'industrie, faisant ainsi l'économie d'une révolution violente.

Cette ambiguïté de l'idéologie libérale s'est retrouvée dans le thème, qui lui est si essentiel, de l'entorse à la concurrence, dont elle ne s'est toujours pas dépêtrée. En faisant de la régulation de la concurrence un de ses dogmes, l'idéologie libérale constate que le libre jeu de la concurrence ne parvient pas à lui seul à faire émerger un équilibre globalement profitable au plus grand nombre, s'écartant donc de la position darwinienne sur un point qui n'a rien de marginal. Car évidemment, en soi, ou toute concurrence est déloyale, ou aucune ne l'est. Transformer la logique darwinienne en jeu à règles, c'est contredire son essence même. Et pour y parvenir, l'économie libérale ne rechigne pas à se reposer sur un pouvoir régulateur que seul l'État est en mesure d'imposer. C'est même à peu près la seule légitimité qu'elle concède à son intervention économique.

Il s'y tiendra d'abord soigneusement. C'est timidement qu'au cours du 19^e siècle, il élargit son champ d'intervention, d'abord pour l'essentiel sur le mode interdictif, par exemple pour des enjeux de santé publique. Puis, à partir du grand ébranlement de 1848, sous la pression du mouvement ouvrier, qui venait rappeler que les rapports sociaux ne se réduisent ni à la logique darwinienne ni à la logique ingénieriale, cet élargissement s'accélère en commençant à réglementer les conditions de travail des salariés. Enfin, surtout à partir du Second Empire il étend considérablement le champ de son intervention de type ingénierial, notamment en matière d'urbanisme, de transports et de communications⁶.

Notons toutefois que, dans la lignée du christianisme social, commence à se développer l'idée d'un État-providence, qui se traduit concrètement, à partir de l'Allemagne bismarckienne, par de multiples encouragements aux entreprises mutualistes de toute sorte, élargissant le modèle de l'assurance à la protection contre le danger de privation de revenus, qu'elle soit liée à la maladie, au chômage, ou à la vieillesse, tout en la libérant d'une logique de profit.

⁶ cf Annexe 2

Deuxième étape : l'état ingénieur de l'économie

La crise de 1929 marque un tournant majeur. Les crises du capitalisme, on connaissait déjà depuis longtemps, on avait repéré leur caractère cyclique, mais on s'en accommodait, et certains théorisaient même leur caractère bénéfique par le nettoyage brutal des entreprises les moins performantes. Mais celle-là est si violente, notamment aux États-Unis, que la logique darwinienne doit composer autrement qu'à la marge avec un ordre anthropologique qu'elle avait jusque là ignoré superbement, d'autant que la menace de contagion de la Révolution russe fait depuis dix ans craindre le pire. Le Dr Frankenstein commence à avoir sérieusement peur du monstre qu'il a fabriqué — ce n'est peut-être pas un hasard si le film est de 1931.

Alors, avec le New Deal et l'adoption généralisée de la théorie de Keynes, la place de l'État change du tout au tout. Écrêter les variations des cycles d'activité pour éviter les crises devient l'une de ses responsabilités majeures. Le gendarme devient pilote. Sa culture ingénieriale jusque là cantonnée à la maîtrise de la matière déborde sur les domaines jusque là apanages de la bureaucratie. Ainsi apparaît un nouveau personnel : des espèces d'ingénieurs de la macro-économie.

On ne tardera pas à les appeler «technocrates». Mais ils ressemblent comme deux gouttes d'eau à ce que Galbraith décrira plus tard, à l'intérieur des entreprises, sous le nom de technostructure. Terme que je préfère, pour les unir dans un même concept, à celui de technocratie, qui s'est abâtardi dans la langue commune en un vocable, non seulement injurieux, mais ne voulant surtout plus rien dire à force d'élargir son champ de stigmatisation.

C'est donc une nouvelle articulation qui émerge, puisque la logique ingénieriale, qui jusque là se contentait des espaces que la logique darwinienne lui concédait, entreprend de la contrôler. Mais elle lui a concédé en retour un renoncement à la mainmise sur la totalité des processus, se contentant d'en faire varier en temps réel quelques paramètres judicieusement choisis. La technostructure pratique donc un mixte entre les deux logiques.

En cela, elle s'écarte plus radicalement encore de la bureaucratie. Elle s'en distingue de la même façon qu'une science qui construit des modèles³ dans la perspective d'une interaction complexe infestée de boucles de rétroaction entre de multiples processus, se distingue d'une science édictant des lois dans la perspective d'un rapport binaire entre des causes et des effets. La bureaucratie applique une procédure bien déterminée pour passer d'un état de choses à un autre, les deux devant être identifiés par des définitions simples. La technostructure cherche à comprendre l'entrelacs d'une situation complexe, pour identifier les nœuds sur lesquels il est possible d'intervenir, afin que le système se réorganise spontanément pour aboutir un équilibre plus proche de celui que l'on souhaite.

Les grands totalitarismes : l'état ingénieur des rapports sociaux

Les années trente, chacun sait que ce sont aussi celles de la montée des grands totalitarismes. Vus à travers le filtre, encore une fois très partiel, que je mets ici à l'essai (au sens de Montaigne, celui des alchimistes, qu'on retrouve encore aujourd'hui dans le «tube à essai» des chimistes) — ils s'analysent comme une généralisation de cet État ingénieurial, qu'ils étendent à toute l'activité sociale, ne concédant plus rien à la logique darwinienne, et se donnent à cette fin des moyens d'une ampleur jamais vus jusque là. Une ambition qui trouve, avec la publication en 1949 du livre d'Orwell *1984*, une traduction magistrale dans le mythe de *Big Brother*,

Et contrairement aux démocraties industrielles capitalistes, dites le plus souvent «occidentales», ce n'est pas le modèle technostucturel (de régulation de la logique darwinienne) qui était là mis en œuvre (du moins jusqu'aux mutations des régimes communistes, après la mort de Staline en URSS et celle de Mao Zedong en Chine), mais une forme intermédiaire, celle de la planification bureaucratique. Des années trente aux années quatre-vingt incluses, le monde sera suspendu à la concurrence sans merci entre les deux modèles. Concurrence qui oblige chacun à se brider considérablement, l'un en termes de politique sociale, donc en particulier d'État-providence, l'autre en termes de politique économique, dans une course forcenée à l'industrialisation.

Mais dans l'un comme dans l'autre modèle, on voit l'idéologie ingénieuriale s'enivrer de son nouveau pouvoir. Elle ne se contente plus d'utiliser pleinement toutes les possibilités connues de contrôle de la réalité, elle se fait forte de pouvoir, ici par la force, là par la ruse, parvenir à tout contrôler, en tout temps et en tout lieu. Avec une réussite naturellement très variable, mais l'important est le changement radical que cela implique dans sa conception d'elle même. Et les récents progrès, fascinants, de l'intelligence artificielle, achèvent aujourd'hui de la conforter dans cette croyance.

Troisième étape : les trente glorieuses et l'État-providence

Car dans les démocraties occidentales, le champ d'action de la technostucture vers l'ensemble de la sphère sociale va lui aussi, un peu plus tard, déborder, à la faveur de l'émergence d'une nouvelle version de l'État-providence, pendant ce que Jean Fourastié a appelé les trente glorieuses. Version nouvelle en ce qu'elle migre de la périphérie vers le centre des enjeux politiques. Et en ce que, en corollaire, elle explose littéralement, absorbant une part croissante des ressources des pays développés.

La doctrine keynésienne, rappelons-le, fait porter l'essentiel de l'intervention sur la demande. Et l'un de ses outils contracycliques principaux est la création d'emplois publics. Avec des différences importantes dans le choix des moyens – selon que l'inspiration dominante est libérale (c'est le cas du *Welfare state* anglo-saxon) ou social-démocrate, comme en Europe continentale – l'État-providence découle presque comme une évidence de ces deux principes. L'élargissement de la demande passe certes d'abord par une distribution plus équitable des revenus, et en particulier une croissance relative des revenus du travail par rapport aux revenus de la rente (foncière ou mobilière), qui entraîne pour les

classes moyennes, puis populaires, un accès à des biens et services jusque là surtout accessibles aux plus fortunés (automobile, électroménager, loisirs, voyages...). Mais presque aussi importante est l'apparition d'une gigantesque consommation socialisée autour de la sécurité, de la santé, de l'éducation, et de la sollicitude pour les démunis. Génératrice d'une création, d'ampleur inédite, d'emplois publics (c'est-à-dire d'emplois financés par des prélèvements obligatoires, bien au-delà des emplois directement gérés par l'État au sens étroit et les collectivités locales).

En clair, le grand ingénieur de l'économie se transforme rapidement en grand ingénieur des rapports sociaux. Une nouvelle place de l'État qui s'est si bien et si vite installée dans le paysage que sa remise en cause à peine 50 ans plus tard sera vécue par un très grand nombre comme un attentat contre l'ordre naturel.

Seulement là, les choses ne se déroulent d'abord pas du tout de la même façon. Si le pilotage de l'économie demandait une modélisation très complexe et le suivi de nombreux paramètres, les leviers à actionner étaient en nombre relativement faible. La tâche est ici d'une autre ampleur que le réglage de la fiscalité par le gouvernement et celle du taux d'escompte par la banque centrale.

L'appareil d'État n'a au départ pas les moyens de contrôler directement autre chose que les flux financiers. À l'exception de quelques grands commis visionnaires, la technostructure n'a d'ailleurs que mépris pour ce nouveau terrain de jeu de l'État⁷. Le reste est donc sous-traité,

d'une part à des corporations fortement structurées, notamment médecins ou enseignants. — ce type de sous-traitance est familier à l'État, puisqu'il est déjà en œuvre dans ce qu'il gère déjà depuis longtemps, l'École et l'Hôpital public,

et d'autre part à un appareil associatif, héritier de quatre siècles de charité (en partie laïcisée en philanthropie sans que son fonctionnement en soit modifié). Pour ce faire, il lui ouvre un financement de plus en plus massif, complétant d'abord, puis marginalisant la collecte de fonds privés sur lequel il vivait. Cet appareil prend dès lors en peu de temps une extension démesurée.

Cependant, il accompagne aussi un puissant mouvement de professionnalisation, notamment en commençant à ajouter au cours des années 60 des exigences de compétence présumée à celles de rigueur comptable formelle.

Ce glissement de la notion de métiers vers celle de profession tend à introduire une référence à la logique ingénieriale. L'articulation entre nos deux logiques devient alors, sur ce point, quelque peu confuse. La sous-traitance conjuguée à la libéralité du financement public laisse de fait aux acteurs la bride sur le cou, encourageant la position darwinienne. Sauf que dans l'idéologie globale de la société,

⁷ Je revois encore, dans le courant des années soixante, une interview à la télévision d'un élève de l'ENA expliquant que, si c'était pour se retrouver à la sortie au Ministère de la Santé Publique ou à celui du Travail, ça ne valait vraiment pas la peine...

le modèle scientificotechnique, vitrine de l'idéologie ingénieriale, dont on vient de voir la place essentielle dans le courant de professionnalisation, a supplanté le modèle humaniste et moral.

Mais cette référence reste idéologique au sens commun du terme, c'est-à-dire fictive, du fait de la quasi-impossibilité dans une société industrielle de penser la compétence autrement que sur le modèle scientificotechnique. Or c'est un champ d'activité où, de la technicité, on en trouve fort peu, et essentiellement à l'Hôpital. Tandis que les praticiens le revendiquent cependant haut et fort, parce qu'il n'y a pas d'autre voie pour accéder à la reconnaissance sociale. Cela produit un abondant corpus d'une logomachie assez pitoyable⁸, il faut bien le dire, mais qui a le mérite de servir d'auvent de protection et de garant de liberté à ce qui se développe pragmatiquement sur le terrain. À ce stade, les deux logiques coexistent donc à front renversé, un discours d'inspiration ingénieriale associé à une réalité sociale au fond très darwinienne.

L'émergence du secteur dit «médicosocial»

À mesure que fleurit l'État-providence apparaissent en foule de nouveaux métiers et de nouveaux personnels. En particulier émergent les deux secteurs connus sous le nom de socioculturel et de médicosocial.

Nous allons nous concentrer maintenant sur ce dernier, où les praticiens du social forment un nouveau bloc, qui, initialement réduit à un prolétariat silencieux, montent vite en grade et concurrence, puis souvent supplante médecins et enseignants.⁹

Quatrième étape : la charnière des années soixante-dix

Les années soixante-dix sont une période charnière. À la fois point culminant du développement exponentiel du secteur, inflexion importante de son organisation et de ses pratiques, et amorce du retour de balancier dont nous voyons aujourd'hui les effets.

Les trente glorieuses sont à leur apogée. La machine keynésienne tourne à plein régime, et l'État-providence avec elle. Le mouvement de création d'institutions s'amplifie alors à un rythme

⁸ C'est ainsi que les éducateurs spécialisés ont entrepris, dans les années cinquante, de conquérir la visibilité et la reconnaissance d'une vraie profession, notamment dans le cadre de l'Association Nationale des Éducateurs de Jeunes Inadaptés (ANEJI), en se définissant eux-mêmes comme « techniciens de la relation humaine ». Une définition parfaitement grotesque quand on connaissait cette pratique...

⁹ L'hôpital (hors psychiatrie) aurait mérité une étude spécifique qui nous aurait ici menés trop loin, outre le fait que je ne suis certainement pas le plus qualifié pour en traiter. Comme l'entreprise marchande, il produit un service bien identifié, objet d'un relatif consensus social, qui permet à la logique ingénieriale de s'y déployer à l'aise. Inversement, la complexité du vivant oblige la médecine, bon gré mal gré, à composer avec la logique darwinienne. La santé est d'autre part une brique essentielle de l'État-providence. Enfin la place centrale des catégories de la santé dans la structure des représentations associées à la régulation sociale au sens large, installe l'hôpital en bonne place dans la constellation des appareils voués à cette dernière. Cette position hybride en fait le lieu d'agencements qui lui sont propres entre les trois logiques dont nous esquissons ici la thématization.

exponentiel, et le flux impressionnant d'apparition de nouvelles professions s'accélère en même temps que la mutation des plus anciennes.

Mais tout système qui croît démesurément devient instable au-delà d'un certain seuil. En mai 68, de nouveaux équilibres sociaux et culturels en gestation depuis vingt ans prennent en masse. Une nouvelle couche sociale, centrée sur une partie peut-être pas majoritaire, mais à tout le moins substantielle et en tout cas très active de la jeunesse, se fédère autour d'une idéologie magnifiant à la fois la liberté et l'innovation. Pure logique darwinienne ironiquement partagée avec le capitalisme qu'elle dénonçait d'autre part à son de trompe.

Nouvelle couche sociale d'un côté, et de l'autre nouveaux emplois et nouvelles professions, qui plus est alternatives au repoussoir que constituent pour la première les entreprises industrielles : la conjonction est presque immédiate[®]. En outre, une nouvelle intelligentsia, qui ne jure plus que par un mixte de sciences sociales et de culture psy, n'est pas moins fascinée par ce secteur, où sa critique corrosive trouve à s'appliquer, sans se heurter à un mur comme dans l'industrie.

D'autre part, cet intérêt soudain décuplé de l'intelligentsia pour les sciences sociales incline une frange de la technostructure à s'intéresser à des secteurs qu'elle tenait jusque là pour quantité négligeable. Mais elle n'y trouve alors pas grand'chose à se mettre sous la dent pour appliquer ses savoir-faire ingénieriaux. Elle déborde en revanche d'énergie pour bousculer la bureaucratie dont elle entreprend de prendre la place. Plus généralement, d'ailleurs, une catégorie sociale qui se trouve placée quelque part en position de pouvoir pour des raisons non congruentes à l'utilité sociale autour de laquelle elle s'est historiquement constituée, tend toujours à n'avoir plus pour finalité que la poursuite de ses intérêts propres.

En cela, elle rencontre, chez les nouveaux arrivants, une petite frange symétrique qui traduit sa dynamique conquérante en projets novateurs. Les deux trouvent un terrain d'alliance, sous la bannière d'une modernité triomphante pour laquelle toute innovation est bonne à prendre. Dans les années qui ont suivi mai 1968, la fraction de la nébuleuse complexe qui s'était reconnue dans le mouvement a certes engendré une mouvance néo-libertaire très voyante, mais peu se sont avisés alors qu'elle engendrait aussi une nouvelle variante de la technostructure du social.

En quelques années se forge là une culture dans laquelle ont été formés et ont baigné les générations suivantes. Celles-là mêmes qui ont reçu frontalement comme un désastre le choc de l'invasion gestionnaire.

Dernière étape (à ce jour...) : le grand retour de flamme

C'est que le triomphe des trente glorieuses est aussi leur chant du cygne.

À partir du premier choc pétrolier en 1973 s'amorce un nouveau bouleversement des structures économiques, où se combinent, comme nul ne peut l'ignorer aujourd'hui, mondialisation, numérisation, financiarisation, et rééquilibrage drastique des rapports entre les vieilles sociétés industrielles et ce qu'on appelait pudiquement le tiers-monde.

Le monde issu de la crise de 1929 s'effondre par pans entiers. Triomphe alors un «néolibéralisme», qui ressemble à s'y méprendre au libéralisme sans entrave du XIX^e siècle, de puissants moyens en plus : tout simplement parce que de nouveau favoriser l'offre plutôt que la demande. est devenu plus propice à la croissance.

Ce basculement a été rendu possible par le développement d'un avatar du capitalisme, ce que Galbraith, encore lui, nomme «filière inversée». Une batterie d'outils, dont le couple marketing/publicité est la face la plus visible, rend possible la manipulation de la demande, voire sa création *ex nihilo*. On ne se contente plus de la repérer pour y répondre, on la produit, dans un mouvement comparable à celui qui, il y a 10 000 ans, substitua agriculture et élevage à la cueillette et à la chasse.

On peut relever dès maintenant qu'outre ses conséquences proprement économiques, cette révolution a directement eu sur la culture des effets qui, par les proportions qu'ils ont prises, étaient déjà, dès la fin des trente glorieuses, inquiétants, et qu'on peut aujourd'hui sans hyperbole qualifier de dramatiques. Ainsi sommes-nous entrés dans ce que dans une géniale anticipation, Guy Debord avait nommé dès 1967 «société du spectacle», qu'on pourrait aussi bien nommer «société de l'excitation incontrôlée», et qui pulvérise la vertu ordonnatrice de la symbolisation^④.

La *doxa* keynésienne se retrouve, dans l'aventure, balayée, et avec elle le pouvoir économique de l'État et les largesses de l'État providence. Mais la technostucture d'État, loin de s'affaiblir avec ce qui l'avait fait naître, y trouve un nouveau tremplin. Dans la régulation des secteurs non marchands de la société, elle devient spécialiste des économies budgétaires, devenues une obsession. Ou plus exactement du délicat compromis entre ces économies et les pressions sociales qui s'y opposent.

Comment la gestion remplace l'innovation

Dans le secteur non marchand sous contrôle de l'État, la technostucture était alors en train d'achever de prendre le contrôle de la bureaucratie. Dès le milieu des années 70, on l'avait vue commencer à y déployer le genre de manœuvres à grand spectacle dont on la savait coutumière dans la sphère économique. Et c'est alors qu'on s'aperçoit que l'alliance que je venais d'évoquer ne pouvait être que fragile, car le thème de l'innovation constitue un lien par essence éphémère : il n'est jamais que le marqueur idéologique des couches montantes, et son pouvoir fédérateur disparaît en même temps que leur mouvement ascensionnel. Hélas, lorsqu'une alliance se rompt, comme celle entre le renard et le bouc de la fable, on mesure à quel point elle était asymétrique, le partenaire le plus faible éprouvant alors le sentiment intense de s'être fait flouer. Surtout quand il perd tout dans l'aventure. Nous y voilà...

Dans ce nouveau contexte, la technostructure doit donc au départ, travailler sur deux fronts : maîtriser les coûts, et affaiblir les résistances. Et là, la sous-traitance généralisée fondée sur un pacte de confiance avec les acteurs de terrain, qui était une facilité en période de vaches grasses, ne fait plus du tout l'affaire. Mais comme il n'est évidemment pas question en ce contexte d'accroître le périmètre de gestion directe par l'État, lui est substituée une sous-traitance hypercontrôlée.

Sur le premier front, on pourrait croire que la tâche lui est beaucoup plus facile que pour ses congénères œuvrant dans les entreprises productives, où il faut en permanence arbitrer entre la demande des consommateurs et la réduction des coûts — produire moins cher en continuant à vendre autant n'est pas toujours simple, même si on a vu que désormais l'emprise sur la demande simplifie l'équation. Tandis que là, même si un temps on y a parlé de «clients», ils ne paient pas et n'ont que fort peu de moyens de prendre des mesures de rétorsion s'ils ne sont pas contents. Si clients ils sont, ce serait plutôt au sens romain du sens — cette masse d'hommes juridiquement libres, mais qui n'étaient rien sans la protection de leur riche patron. Donc rogner sur les dépenses devrait être simple.

Mais c'est en fait beaucoup plus compliqué, parce qu'entre les «clients» et les institutions qui leur servent de patrons, il y a des salariés, et un encadrement prisonnier d'une double loyauté. Alors ça freine à tous les étages. Car dans la société du spectacle, les rapports de force se sont déplacés sur le terrain des représentations. Là où le marché n'arbitre pas, le client est remplacé par «l'opinion publique» — cette «grande entité gazeuse», comme Nietzsche avait un jour défini Dieu. Or, si en termes de rapports de force réels, les acteurs de terrain ne pèsent à peu près rien (s'ils s'arrêtent de travailler, ils ne gênent matériellement que ceux qu'ils souhaitent protéger), le potentiel émotionnel lié à leurs objets de pratique peut se révéler considérable, sans que personne sache ni où, ni quand, ni comment il peut enclencher un mouvement suffisamment puissant pour mettre en porte à faux les décideurs.

Car l'opinion publique, au singulier, n'est qu'une fiction construite pour tenter d'appréhender les multiples courants chaotiques de représentations qui traversent une société sursaturée de messages contradictoires. Bel exemple de situation chaotique qui échoue à être darwinienne, parce qu'elle ne débouche que sur peu d'équilibres stables et massifs. De toute façon, les décideurs n'en ont à craindre que les mouvements les moins diffus et les plus violents, les synergies temporaires exceptionnelles, un peu comme les phénomènes météorologiques extrêmes dans le chaos de l'atmosphère. *Mutatis mutandis*, c'est le même genre de difficulté que posent les crises du capitalisme. Sauf que l'économie qui articule mouvements psychiques et circulation des signes monétaires, pourtant diablement complexe, paraît presque simple en regard de celle qui les articule à celle des mots et des images (et ce n'est pourtant pas faute d'occuper des armées de chercheurs et des tombereaux d'ordinateurs). On attend un Keynes de la société du spectacle.

Les décideurs campent donc auprès de l'opinion publique comme auprès d'un volcan. Dans ce contexte, ils ont du coup le plus souvent la prudence de n'évoquer la réduction des coûts que comme un principe général renvoyé à une nécessité inéluctable, le fameux «il n'y a pas d'alternative» de

Margaret Thatcher. Dans le détail, on parle réorganisation, restructuration, bref on invoque cette constante fondamentale de l'idéologie ingénieriale qu'est l'ardente obligation de savoir faire aussi bien, voire mieux, à moindres frais, sans lésiner sur le coût de mise en place des processus d'optimisation. Mais en l'occurrence, il s'agit de pures mises en scène, l'efficacité des réorganisations n'est presque jamais sérieusement étudiée ni *a fortiori* prouvée. Le coût, financier et humain de leur mise en place, lui, n'a rien de factice. Au théâtre, au moins, on cherche à limiter les prix des décors.

Voilà à quoi est occupée désormais la technostructure. Son modèle s'est considérablement éloigné de celui de l'ingénieur traditionnel. Il est désormais quasiment identique à celui de ce qu'on appelle aujourd'hui les communicants. Nous sommes passés sous l'entière dépendance des ingénieurs de la représentation sociale. Convoqués à jouer dans une production à grand spectacle.

Assurer l'emprise

Pour y parvenir, la technostructure a dû commencer par assurer son emprise. C'est la première tâche qui a retenu son attention.

Elle s'occupe d'abord à changer le cadre institutionnel, pour le concentrer en unités de plus en plus grosses, multipliant de ce fait les instances décisionnelles hiérarchisées. Vu de loin, cela pourrait ressembler à ce que Marx appelle «concentration du capital». Sauf que ça n'a rien à voir. Ça ne résulte pas d'une concurrence parfaitement darwinienne, c'est au contraire une stratégie d'inspiration ingénieriale. Et ça ne produit aucune économie d'échelle, ou si peu. On alourdit au contraire les coûts en prétendant les rogner. Le processus est d'ailleurs bien plus ample : chacun sait que depuis maintenant des décennies, la baisse de la part des prélèvements obligatoires dans le PIB est proclamée comme une priorité politique, et malgré tout ce qui est fait dans ce sens, elle n'arrête pas de croître. De la même façon que, comme le montre David Graeber, tous les programmes de simplification des formalités menés par les administrations aboutissent invariablement à les alourdir.

Alors, chaque centre de décision cherche à tâtonner des palliatifs. Le plus commun est de manœuvrer pour refilet les dépenses aux autres, dans une sorte de jeu de mistigri généralisé. Un autre consiste à transférer progressivement la charge salariale, des personnels assurant à la base la fonction proclamée de l'institution, vers le personnel d'encadrement. De moins en moins de soldats et de plus en plus d'officiers.

Personnel d'encadrement qu'on a en parallèle complètement changé, en une véritable exsanguinotransfusion. Le pacte implicite de confiance avec les corporations, n'ayant plus que des inconvénients, est balayé. À sa place, notre fameuse caste de gestionnaires, recrutée soit dans les mêmes viviers que l'administration des entreprises, soit par un énergique reprofilage d'une partie des praticiens de terrain sous couvert de formation aux postes de direction et de cadres intermédiaires. Reprofilage facilité par le fait que ces postes étant du coup de moins en moins perçus comme voués à l'animation des équipes et à la définition d'une ligne commune pour les pratiques, ils attirent de plus en plus ceux qui ne cherchent que la promotion personnelle, voire ceux qui cherchent à rebondir après

avoir échoué sur le terrain. On le sait depuis longtemps dans l'Éducation Nationale, la meilleure issue pour un enseignant en échec est de devenir proviseur ou inspecteur...

Fondamentalement, cette caste est bureaucratique. Chaque échelon reçoit de l'échelon supérieur notification de procédures à faire respecter, les adapte à son pré carré et les transmet à l'échelon inférieur. Mais elle habille ce fonctionnement dans la phraséologie de la technostructure. C'est pourquoi je l'appelle technobureaucratie. En outre, quand l'efficacité de cette transmission n'est pas vraiment vérifiée par des résultats identifiables, ce qui est le cas dans la majorité des institutions, le travail de chaque chaînon se réduit tout simplement à la tentative de minimiser la résultante des pressions qui s'exercent sur lui de tout côté (en haut, en bas, et latéralement...).

Un cercle vicieux s'enclenche ici : l'enjeu du contrôle conduit à une frénésie d'empilements réglementaires, qui induit une professionnalisation de leur interprétation et de leur application — de la même façon que jadis les métiers du droit émergèrent comme sas obligatoire entre les détenteurs du pouvoir et leurs sujets. Le duo technostructure/technobureaucratie entretient ainsi son autojustification. J'ai oublié le nom de ce sociologue américain qui avait montré qu'au-delà d'un certain effectif une collectivité pouvait requérir un travail de tous à temps plein sans rien produire pour l'extérieur. On en est loin, mais... on s'en rapproche!

De toute façon... pour produire quoi ? La finalité intrinsèque des champs de pratique n'a de sens que pour leurs acteurs directs. Pour les tiers, elle n'a d'autre importance que ses effets sur les représentations sociales. Alors, comme elle ne fait l'objet d'aucun consensus universel, la technostructure choisira toujours d'entendre le discours qui l'arrange le plus, c'est-à-dire celui qui le confrontera le moins à la résistance de la terrible «opinion publique».

Cette entreprise viciée à la base atteint des sommets dans le secteur voué à la réduction de la mésinscription, dont j'espère avoir montré, à maintes reprises, que sa véritable finalité sociale, celle qui explique leur existence, ne peut pas coïncider avec ses finalités idéologiquement mises en avant. La seule nouveauté est que les acteurs de terrain commencent à s'en rendre compte, alors qu'ils s'accrochaient jusqu'ici unanimement à la fiction pour eux vitale selon laquelle ils partagent le sens de leur pratique avec eux qui les commandent et qui les paient. Et l'effondrement de cette fiction n'est pas le moindre ressort de la dépression qui s'est emparée d'eux.

On ne devrait pas s'étonner dès lors que ces chantiers, qui se voudraient de rationalisation, soient l'objet de changements incessants, une grande restructuration succédant à l'autre à un rythme déconcertant, et ce à toutes les échelles, depuis la politique nationale jusqu'aux plus petites unités institutionnelles. Ainsi la règle devient-elle cet état paradoxal qu'est l'immobilisme du changement permanent, une caractéristique maintenant bien établie des sociétés contemporaines, qui induit aussi un déplacement accéléré des acteurs : à commencer par les directeurs qui servent de plus en plus de fusibles, ce qui n'est pas fait pour favoriser une stratégie cohérente et pacifiée dans la durée.

Le bricolage comme *tertium gaudens*

Voilà pour l'amont. Alors en aval, on fait quoi?

Eh bien on bricole. Car ce qui est commun à toutes les articulations entre logique darwinienne et logique ingénieriale est que, dès lors qu'on a donné par la pensée à une de ces deux logiques une existence autonome, qu'on les a en quelque sorte fétichisées, bref dès lors qu'elles ont été idéologisées, le bricolage reste la seule catégorie qui permet de se mouvoir entre l'une et l'autre.

Parlons donc du bricolage.¹⁰

Dans le regard commun, c'est incontestablement par rapport à la logique ingénieriale qu'il se définit. Elle en est le contre-modèle, ou si l'on préfère, le négatif, le résidu, la copie ratée, le faire-valoir. Le bricolo, le bricoleur du dimanche, sous le regard condescendant du pro, se considère lui-même, au mieux avec l'humilité de l'enfant qui sait toute la distance qu'il y a entre la valeur de son jeu et celle du travail de l'adulte, au pire avec la honte de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

Pourtant, le mot bricole, et ses dérivés n'ont pas loin d'un millénaire d'ancienneté, avec une arborescence sémantique d'une richesse ébouriffante. L'assignation péjorative n'est attestée que depuis à peine un siècle. Même au XIX^e siècle, alors même que la révolution industrielle triomphe insolemment en Occident, bricoler veut dire au contraire exécuter ingénieusement un travail, quoique, il est vrai, sur des objets de peu d'importance. Comme si, dans le destin récent du vocable, l'affichage de la supériorité intrinsèque du professionnel sur l'amateur célébrait, par déplacement, le parachèvement de celle du mode de production industriel sur tout ce qui l'avait précédé. Et *a contrario*, le bricolage est l'une des principales lignes de résistance des structures anthropologiques fondamentales, mises à mal par l'ère industrielle.

En antidote à cette relégation du bricolage aux marges honteuses de la modernité, j'ai eu la chance de lire assez jeune *La pensée sauvage*.¹¹ Ce livre est une mine d'or, mais je n'en avais retenu

¹⁰ Voir aussi, sur le site de l'Association *penser en institution, penser l'institution* : <http://penser-en-institution.org/index.php/2019/05/31/editorial-de-juin-2019-bricoleurs-et-fiers-de-letre/>

¹¹ Voir l'extrait reproduit ci-dessous en annexe 1

qu'une chose : la convocation du bricolage comme paradigme de la pensée des sociétés qu'on a longtemps nommées primitives.¹²

J'ai mis longtemps à réaliser que cette thèse m'avait inconsciemment autorisé à assumer très vite un rapport à la pensée aux antipodes du lourd appareil de la pensée universitaire, et un rapport à la culture relevant de l'économie de cueillette, et non de l'économie de plantation, et encore moins de l'agriculture industrielle.

En somme, que nous dit Lévi-Strauss? Il dit que bricoler, c'est faire de bric et de broc avec un bric-à-brac. Autrement dit, puiser dans ce qu'on a sous la main, quitte à n'avoir pas trop d'exigence quant à la durabilité, le coût en temps, voire l'esthétique de ce qu'on fabrique.

Bricoler est donc le contraire de «faire n'importe quoi». C'est chercher en permanence le meilleur compromis possible, et souvent, c'est vrai, plutôt le moins mauvais, entre ce qu'on voudrait faire et les possibles qui nous sont offerts dans un temps et un territoire donnés, avec les acteurs qui le partagent avec nous, et qui nous sont à la fois proches et étrangers.

Lévi-Strauss observe au passage que c'est cette pensée bricolante qui a opéré la révolution néolithique, dont nous bénéficions encore aujourd'hui, dont aucun des acquis n'allait de soi, et qui n'a pas à rougir de la comparaison avec cette révolution industrielle dont notre société reste si fière — même si elle l'est un peu moins depuis qu'elle a produit Auschwitz, Hiroshima, Tchernobyl et le réchauffement climatique^a.

^a Soyons justes : la révolution néolithique a de son côté produit la guerre, les rapports de domination, les inégalités sociales structurelles, et autres ivoisetés toujours actuelles.

Cette position bricolante n'est au fond pas si loin de la logique ingénieriale, sauf que celle-ci met au contraire au premier plan ces mêmes exigences que la position bricolante prend avec un «*benign neglect*». Et cela la conduit à prendre tout son temps pour faire un grand détour. Elle dépense une énergie phénoménale à concevoir des agencements optimaux, applicables à un très grand nombre de situations suffisamment semblables pour être considérées comme identiques, auxquelles il ne restera plus qu'à appliquer mécaniquement des procédures intangibles. En somme, elle perd du temps au départ pour en gagner ensuite (enfin, en principe...). Et en échange, c'est l'adaptation à l'infinie variété des situations concrètes qui est sacrifiée.

¹² Appellation à laquelle tous les euphémismes embarrassés qui tentent de s'y substituer masquent mal leurs adhérences. Même Lévi-Strauss, qui était le dernier homme à pouvoir être suspecté de condescendance à l'égard de ces sociétés, avait choisi de parler de "pensée sauvage", ne pouvant ignorer les connotations du terme. Avec tout le respect que je lui porte, je ne peux m'empêcher de voir là un indice de sa profonde contradiction entre son attachement viscéral aux cultures auxquelles il avait voué sa vie, et son agrippement à un modèle de scientificité, dont témoigne la folle ambition du structuralisme, qu'il fut le premier à généraliser à partir de la linguistique saussurienne. Structuralisme qui m'a moi-même un temps fasciné... et que mai 68 a balayé en un clin d'œil, sauf dans son terroir d'origine, la linguistique.

Symétriquement, la position bricolante n'est pas non plus si loin de la logique darwinienne, qui comme elle, compte sur l'opportunisme de chaque entité singulière, mais qui le combine au jeu des processus probabilistes pour produire des équilibres de stabilité suffisante. Dans l'une et l'autre perspective, on trouve que l'à peu près, finalement, produit des compromis acceptables. La différence est que le bricolage ne considère que les enjeux des situations concrètes singulières, alors que la logique darwinienne les sacrifie allègrement à des enjeux globaux. Ce n'est pas par hasard si ce qui intéresse Darwin, ce sont les espèces et non les individus.

À bien y regarder, on pourrait étendre à l'infini le champ de cette position bricolante. Elle n'est jamais que l'extension d'un fait universel. La vie bricole. L'univers bricole. Mais surtout, ce n'est pas la pensée sauvage qui bricole, c'est la pensée tout court. Y compris la pensée scientifique, au moins dans sa phase la plus importante qui est la phase heuristique, même si elle se fait hautement procédurale dans sa phase de vérification par mise à l'épreuve expérimentale du réel. Et encore, cette restriction ne s'applique qu'à ce qu'on appelle communément les «Sciences dures». Car les «sciences sociales» sont bricolantes de part en part, et plus encore les «sciences» dites humaines, dont le nom lui-même est un bricolage pas très glorieux. Et il me reste à ajouter, m'adressant à un public fédéré autour de la culture psy, que l'inconscient est un prodigieux et un incorrigible bricoleur, un maître inégalé dans l'art de faire flèche de tout bois. Mais nous en resterons ici à la position bricolante dans les pratiques.

Il me paraît important de développer plusieurs corollaires de ce qui la définit.

D'abord, l'originalité de sa temporalité. Comme la logique ingénieriale, elle joue sur un temps long et sur un temps court ; mais au contraire d'elle, elle ne les cantonne pas dans des phases bien distinctes du processus, spécialisées respectivement dans la conception et dans l'exécution. C'est dans le même temps qu'elle improvise sur des situations concrètes traitées comme uniques, et qu'elle capitalise l'expérience sous forme d'un réservoir de savoirs et de savoir-faire. Un réservoir hétéroclite et bien mal rangé, qui, plus qu'aux rayonnages des stocks de pièces détachées d'une usine, ressemble au capharnaüm de... bricoles, qui encombrant l'atelier du bricoleur et qu'il garde parce que ça peut toujours servir.

Ensuite, l'originalité de sa topologie. Pas plus que dans des temps disjoints, le bricolage ne se meut dans un pavage ordonné d'espaces séparés, *partes extra partes*, par des frontières minutieusement contrôlées. On passe insensiblement d'un espace à un autre, par exemple d'un champ de compétence à un autre, en un nomadisme aux règles bien réelles, mais souples et impossibles à codifier rigoureusement. De la même façon, le bricolage intellectuel se joue de la taxinomie des disciplines du savoir, et il n'a pas besoin pour ce faire des contorsions de la pluridisciplinarité^{b.13} Cette représentation fluide de l'organisation territoriale, tant géographique que métaphorique,

^b Je ne connaissais pas quand j'écrivais ce texte le concept d'indisciplinarité, introduit en 2000 par Laurent Loty, et repris entre autres par Edgar MORIN – concept qui, lui, convient parfaitement à la bricolage.

¹³ La pluridisciplinarité, c'est comme la psychosomatique, ce que Spinoza nomme une «idée inadéquate». Dès lors qu'on a isolé radicalement l'âme et le corps, on s'est amputé de toute possibilité de conceptualiser leur lien, on ne peut que le constater. Il en va de même pour les disciplines.

avec ses frontières qui ne sont pas des lignes, mais des zones de transition, prévalait d'ailleurs encore au Moyen Âge, et il a fallu pas moins de trois siècles pour la renvoyer au statut de survivance barbare qui est devenu le sien.

Troisième corollaire : sa façon différente de jouer entre le sensible et l'abstraction. Bien sûr, penser c'est toujours abstraire, et c'est même toujours empiler des niveaux d'abstraction, de plus en plus éloignés de l'expérience sensible. Dire que quelqu'un a une pensée concrète, c'est un oxymore. Mais comme la pensée ne peut se mouvoir qu'à un très petit nombre de niveaux d'abstraction simultanément, ce qui fait la différence, c'est la capacité à pouvoir à chaque instant retrouver le chemin depuis l'expérience sensible jusqu'au niveau d'abstraction le plus élevé auquel on est parvenu. La position ingénieriale cherche à oublier le plus vite possible l'expérience sensible dont elle est partie, confiante dans sa capacité à la retrouver en bout de course, tandis que la position bricolante ne peut supporter de la perdre bien longtemps.

Corollaire de ce corollaire : le bricolage est intimement apparenté à la création artistique. Vous avez tous remarqué, je pense, la proportion considérable de praticiens du social, psys inclus, qui investissent en parallèle une activité artistique, en y incluant la création littéraire, à parts égales avec le bricolage au sens étroit du terme. Ce ne sont jamais que trois déclinaisons de la même forme de rapport au monde appliquées à des objets différents.

Dernier corollaire : un rapport non moins différent à la prise de risque. En fait, la position bricolante s'oppose aux deux autres sur leur rapport au jeu, c'est-à-dire à leur façon de traiter l'éventualité de l'échec et de la perte.

Car les deux autres, chacune à sa façon, jouent comme au casino. Elles se reposent sur leur confiance, intuitive ou formalisée, dans la pensée probabiliste, pour diluer leurs échecs dans un vaste espace de tentatives. Elles s'accrochent à la croyance magique dans le fait qu'une série d'échecs ne peut déboucher que sur une réussite qui les efface tous. Sans se rendre compte que cette croyance repose sur une autre, celle d'un capital inépuisable qui permettra de rejouer sans cesse. Leur incompréhension et leur dépit lorsque le tiers dont ils dépendent arrête le jeu (coupe leurs crédits, par exemple) illustrent bien cette croyance enfantine. En clair, elles poussent le plus loin possible l'évitement de l'épreuve de castration face à l'échec.

Dans la position bricolante, au contraire, dont les enjeux se restreignent à l'ici et maintenant de la tâche en cours, la conscience du risque d'échec et de son caractère potentiellement irréparable est constante. Loin d'aboutir à l'évitement de la prise de risque, elle conduit à jouer comme... aux échecs : prudemment, en soupesant soigneusement le rapport entre coût et bénéfice.

Qui plus est, elle ne considère pas comme un désastre une réussite simplement approximative. Elle sait, elle, qu'on n'est jamais que ce qu'on est, que ce n'est peut-être pas grand'chose, mais que ce n'est pas rien, et que ce n'est même finalement pas si mal. On peut exister sans être Prométhée.

Enfin, et c'est encore plus important, tandis que la position darwinienne laisse sauvagement jouer les contradictions des enjeux, la position ingénieriale, par nature, les exclut. Elle ne sait leur faire un sort que si elle les a au départ modélisées au même titre que les contraintes qu'elle a choisi de ne pas négliger. Toute irruption d'un enjeu imprévu est donc pour elle un désordre insupportable. Par exemple, la bureaucratie considère toujours comme un impératif catégorique le respect de prescriptions qui ont été établies en ne prenant en compte qu'un enjeu singulier (et l'on est encore heureux lorsque cet enjeu n'est pas, pour le confort de l'instance qui l'édicte, la politique du parapluie). La position bricolante, au contraire, arbitre en permanence, en même temps que dans le choix de moyens, entre les enjeux contradictoires (par exemple, l'utilité de ce qu'on crée, le plaisir de créer, les plaisirs dont il prive, le coût en temps, le coût en argent, etc.), dont la dialectique constitue l'essence même des sujets comme des espaces sociaux où ils s'inscrivent. Parmi les structures anthropologiques fondamentales, le travail d'élaboration de la contradiction n'est pas l'une des moindres.

Pour un bricolage revendiqué^⑦

Enfin, après le bricolage comme faire-valoir honteux d'une logique ingénieriale triomphante, et le bricolage comme réalité anthropologique omniprésente, y compris dans les sociétés industrielles qui pourtant s'imaginaient l'avoir renvoyé à un passé définitivement désuet, il nous reste à évoquer l'émergence, encore incongrue pour une écrasante majorité des gens, d'une revendication assumée du bricolage, cette fois comme thématique idéologique. C'était exactement l'objet de notre colloque.

On aura compris que comme toute thématique idéologique, même quand elle arbore des prétentions universalistes, elle prend sens à un moment précis de l'histoire, dans un contexte social précis, et souvent, en tout cas ici, sur une ligne de front bien tracée, dont j'ai parlé en débutant.

Il ne s'agit pas de prêcher le bricolage. Il n'y en a pas besoin, il est déjà partout. Et cela nous égèrerait dans des sentiers douteux, en laissant entendre que la rigueur nous importerait peu et que l'on choisirait de se débarrasser de la difficulté en la glissant sous le tapis.

Il s'agit de prendre acte du caractère fictif de la tentative de réduire les sujets en général, et les praticiens dans les institutions en particulier, soit à l'état d'outils d'une gigantesque machinerie frauduleusement censée remplir des objectifs clairs et reconnus de tous, soit de fourmis dont chacune serait négligeable en regard de la fourmilière.

Il s'agit de pointer qu'à part alimenter «l'opinion publique», en essayant de la convaincre qu'on s'occupe de ce qui la préoccupe, les finalités sont indéfinies, changeantes, contradictoires ; ... que les moyens mis en œuvre n'ont que l'apparence de la rigueur technique ; ... et qu'ils s'inscrivent dans des stratégies qui ressemblent plus aux errances chaotiques de la mouche enfermée dans une bouteille. Mais que la gigantesque dépense d'énergie mobilisée dans ces grandes manœuvres brouillonnes est bien réelle. Et que ne l'est pas moins la maltraitance de ceux qui y sont embrigadés. En y incluant, j'insiste, les cadres baptisés gestionnaires perdus entre les consignes qu'ils sont censés faire appliquer

et une réalité sans rapport avec elles, et qui ne sont pas les derniers à nager dans un bricolage tâtonnant. Parmi les bricoleurs, les plus honteux ne sont pas ceux qu'on pense.

Ce qu'on peut revendiquer en assumant la position bricolante, c'est la survivance têtue des structures anthropologiques fondamentales, qui organisent toute société humaine, y compris ces tribus ou ces villages comme les autres que sont les institutions dédiées aux pratiques sociales.

La logique darwinienne parle d'un monde de molécules interagissant chaotiquement à l'échelle microscopique, et produisant paradoxalement un ordre robuste à l'échelle macroscopique. Son domaine de pertinence est immense, et on ne cherchera pas à le lui contester.

La logique ingénieriale parle d'un monde de machines produisant en série des objets standardisés avec des outils standardisés. Son domaine de pertinence est immense, et on ne cherchera pas à le lui contester.

La logique bricolante parle d'un monde de sujets, logés dans des terroirs tous singuliers, inscrits dans des cultures, qui les relie entre eux avec du sens. Son domaine de pertinence est immense et vaut bien les deux autres. Et la revendiquer, c'est dire que c'est dans ce monde là que nous trouvons notre légitimité.

Annexe 1

Extrait de *La pensée sauvage*¹⁴

«Une forme d'activité subsiste parmi nous qui, sur le plan technique, permet assez bien de concevoir ce que, sur le plan de la spéculation, put être une science que nous préférons appeler "première" plutôt que primitive : c'est celle communément désignée par le terme de bricolage. Dans son sens ancien, le verbe bricoler s'applique au jeu de balle et de billard, à la chasse et à l'équitation, mais toujours pour évoquer un mouvement incident : celui de la balle qui rebondit, du chien qui divague, du cheval qui s'écarte de la ligne droite pour éviter un obstacle. Et, de nos jours, le bricoleur reste celui qui œuvre de ses mains, en utilisant des moyens détournés par comparaison avec ceux de l'homme de l'art. Or, le propre de la pensée mythique est de s'exprimer à l'aide d'un répertoire dont la composition est hétéroclite et qui, bien qu'étendu, reste tout de même limité ; pourtant, il faut qu'elle s'en serve, quelle que soit la tâche qu'elle s'assigne, car elle n'a rien d'autre sous la main. Elle apparaît ainsi comme une sorte de bricolage intellectuel, ce qui explique les relations qu'on observe entre les deux.

Comme le bricolage sur le plan technique, la réflexion mythique peut atteindre, sur le plan intellectuel, des résultats brillants et imprévus. Réciproquement, on a souvent noté le caractère

¹⁴ Claude LÉVI-STRAUS, Paris, Plon, 1962.

mythopoétique du bricolage : que ce soit sur le plan de l'art, dit "brut" ou "naïf" ; dans l'architecture fantastique de la villa du facteur Cheval, dans celle des décors de Georges Méliès ; ou encore celle, immortalisée par les Grandes Espérances de Dickens, mais sans nul doute d'abord inspirée par l'observation, du "château" suburbain de Mr. Wemmick, avec son pont-levis miniature, son canon saluant neuf heures, et son carré de salades et de concombres grâce auquel les occupants pourraient soutenir un siège, s'il le fallait...

La comparaison vaut d'être approfondie, car elle fait mieux accéder aux rapports réels entre les deux types de connaissance scientifique que nous avons distingués. Le bricoleur est apte à exécuter un grand nombre de tâches diversifiées ; mais, à la différence de l'ingénieur, il ne subordonne pas chacune d'elles à l'obtention de matières premières et d'outils, conçus et procurés à la mesure de son projet : son univers instrumental est clos, et la règle de son jeu est de toujours s'arranger avec les "moyens du bord", c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites au surplus, parce que la composition de l'ensemble n'est pas en rapport avec le projet du moment, ni d'ailleurs avec aucun projet particulier, mais est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d'enrichir le stock, ou de l'entretenir avec les résidus de constructions et de destructions antérieures. L'ensemble des moyens du bricoleur n'est donc pas définissable par un projet (ce qui supposerait d'ailleurs, comme chez l'ingénieur, l'existence d'autant d'ensembles instrumentaux que de genres de projets, au moins en théorie) ; il se définit seulement par son instrumentalité, autrement dit et pour employer le langage même du bricoleur, parce que les éléments sont recueillis ou conservés en vertu du principe que "ça peut toujours servir". De tels éléments sont donc à demi particularisés : suffisamment pour que le bricoleur n'ait pas besoin de l'équipement et du savoir de tous les corps d'état ; mais pas assez pour que chaque élément soit astreint à un emploi précis et déterminé. Chaque élément représente un ensemble de relations, à la fois concrètes et virtuelles ; ce sont des opérateurs, mais utilisables en vue d'opérations quelconques au sein d'un type.

C'est de la même façon que les éléments de la réflexion mythique se situent toujours à mi-chemin entre des percepts et des concepts. Il serait impossible d'extraire les premiers de la situation concrète où ils sont apparus, tandis que le recours aux seconds exigerait que la pensée puisse, provisoirement au moins, mettre ses projets entre parenthèses. Or, un intermédiaire existe entre l'image et le concept : c'est le signe, puisqu'on peut toujours le définir, de la façon inaugurée par Saussure à propos de cette catégorie particulière que forment les signes linguistiques, comme un lien entre une image et un concept, qui, dans l'union ainsi réalisée, jouent respectivement les rôles de signifiant et de signifié.

Comme l'image, le signe est un être concret, mais il ressemble au concept par son pouvoir référentiel : l'un et l'autre ne se rapportent pas exclusivement à eux-mêmes, ils peuvent remplacer autre chose que soi. Toutefois, le concept possède à cet égard une capacité illimitée, tandis que celle du signe est limitée. La différence et la ressemblance ressortent bien de l'exemple du bricoleur. Regardons-le à l'œuvre : excité par son projet, sa première démarche pratique est pourtant rétrospective : il doit se retourner vers un ensemble déjà constitué, formé d'outils et de matériaux ; en faire, ou en refaire, l'inventaire ; enfin et surtout, engager avec lui une sorte de dialogue, pour répertorier, avant de choisir

entre elles, les réponses possibles que l'ensemble peut offrir au problème qu'il lui pose. Tous ces objets hétéroclites qui constituent son trésor, il les interroge pour comprendre ce que chacun d'eux pourrait "signifier", contribuant ainsi à définir un ensemble à réaliser, mais qui ne différera finalement de l'ensemble instrumental que par la disposition interne des parties. Ce cube de chêne peut être cale pour remédier à l'insuffisance d'une planche de sapin, ou bien socle, ce qui permettrait de mettre en valeur le grain et le poli du vieux bois. Dans un cas il sera étendu, dans l'autre matière. Mais ces possibilités demeurent toujours limitées par l'histoire particulière de chaque pièce, et par ce qui subsiste en elle de prédéterminé, dû à l'usage originel pour lequel elle a été conçue ou par les adaptations qu'elle a subies en vue d'autres emplois. Comme les unités constitutives du mythe, dont les combinaisons possibles sont limitées par le fait qu'elles sont empruntées à la langue où elles possèdent déjà un sens qui restreint la liberté de manœuvre, les éléments que collectionne et utilise le bricoleur sont "précontraints" (Lévi-Strauss 5, p. 35). D'autre part, la décision dépend de la possibilité de permuter un autre élément dans la fonction vacante, si bien que chaque choix entraînera une réorganisation complète de la structure, qui ne sera jamais telle que celle vaguement rêvée, ni que telle autre, qui aurait pu lui être préférée.»

«On pourrait donc dire que le savant et le bricoleur sont l'un et l'autre à l'affût de messages, mais, pour le bricoleur, il s'agit de messages en quelque sorte pré-transmis et qu'il collectionne : comme ces codes commerciaux qui, condensant l'expérience passée de la profession, permettent de faire économiquement face à toutes les situations nouvelles (à la condition, toutefois, qu'elles appartiennent à la même classe que les anciennes) ; tandis que l'homme de science, qu'il soit ingénieur ou physicien, escompte toujours l'autre message qui pourrait être arraché à un interlocuteur, malgré sa réticence à se prononcer sur des questions dont les réponses n'ont pas été répétées à l'avance. Le concept apparaît ainsi comme l'opérateur de l'ouverture de l'ensemble avec lequel on travaille, la signification comme l'opérateur de sa réorganisation : elle ne l'étend ni le renouvelle, et se borne à obtenir le groupe de ses transformations.

L'image ne peut pas être idée, mais elle peut jouer le rôle de signe, ou, plus exactement, cohabiter avec l'idée dans un signe ; et, si l'idée n'est pas encore là, respecter sa place future et en faire apparaître négativement les contours. L'image est figée, liée de façon univoque à l'acte de conscience qui l'accompagne ; mais le signe, et l'image devenue signifiante, s'ils sont encore sans compréhension, c'est-à-dire sans rapports simultanés et théoriquement illimités avec d'autres êtres du même type — ce qui est le privilège du concept — sont déjà permutable, c'est-à-dire susceptibles d'entretenir des rapports successifs avec d'autres êtres, bien qu'en nombre limité, et, comme on l'a vu, à la condition de former toujours un système où une modification affectant un élément intéressera automatiquement tous les autres : sur ce plan, l'extension et la compréhension des logiciens existent, non comme deux aspects distincts et complémentaires, mais comme réalité solidaire. On comprend ainsi que la pensée mythique, bien qu'engluée dans les images, puisse être déjà généralisatrice, donc scientifique : elle aussi travaille à coups d'analogies et de rapprochements, même si, comme dans le cas du bricolage, ses créations se ramènent toujours à un arrangement nouveau d'éléments dont la nature n'est pas

modifiée selon qu'ils figurent dans l'ensemble instrumental ou dans l'agencement final (qui, sauf par la disposition interne, forment toujours le même objet) : "on dirait que les univers mythologiques sont destinés à être démantelés à peine formés, pour que de nouveaux univers naissent de leurs fragments." (Boas I, p. 18.) Cette profonde remarque néglige cependant que, dans cette incessante reconstruction à l'aide des mêmes matériaux, ce sont toujours d'anciennes fins qui sont appelées à jouer le rôle de moyens : les signifiés se changent en signifiants, et inversement.

Cette formule, qui pourrait servir de définition au bricolage, explique que, pour la réflexion mythique, la totalité des moyens disponibles doit aussi être implicitement inventoriée ou conçue, pour que puisse se définir un résultat qui sera toujours un compromis entre la structure de l'ensemble instrumental et celle du projet. Une fois réalisé, celui-ci sera donc inévitablement décalé par rapport à l'intention initiale (d'ailleurs, simple schème), effet que les surréalistes ont nommé avec bonheur "hasard objectif". Mais il y a plus : la poésie du bricolage lui vient aussi, et surtout, de ce qu'il ne se borne pas à accomplir ou exécuter ; il "parle", non seulement avec les choses, comme nous l'avons déjà montré, mais aussi au moyen des choses : racontant, par les choix qu'il opère entre des possibles limités, le caractère et la vie de son auteur. Sans jamais remplir son projet, le bricoleur y met toujours quelque chose de soi.

De ce point de vue aussi, la réflexion mythique apparaît comme une forme intellectuelle de bricolage. La science tout entière s'est construite sur la distinction du contingent et du nécessaire, qui est aussi celle de l'événement et de la structure. Les qualités qu'à sa naissance elle revendiquait pour siennes étaient précisément celles qui, ne faisant point partie de l'expérience vécue, demeuraient extérieures et comme étrangères aux événements : c'est le sens de la notion de qualités premières. Or, le propre de la pensée mythique, comme du bricolage sur le plan pratique, est d'élaborer des ensembles structurés, non pas directement avec d'autres ensembles structurés, mais en utilisant des résidus et des débris d'événements : "odds and ends", dirait l'anglais, ou, en français, des bribes et des morceaux, témoins fossiles de l'histoire d'un individu ou d'une société. En un sens, le rapport entre diachronie et synchronie est donc inversé : la pensée mythique, cette bricoleuse, élabore des structures en agencant des événements, ou plutôt des résidus d'événements, alors que la science, "en marche" du seul fait qu'elle s'instaure, crée, sous forme d'événements, ses moyens et ses résultats, grâce aux structures qu'elle fabrique sans trêve et qui sont ses hypothèses et ses théories. Mais ne nous y trompons pas : il ne s'agit pas de deux stades, ou de deux phases, de l'évolution du savoir, car les deux démarches sont également valides. Déjà, la physique et la chimie aspirent à redevenir qualitatives, c'est-à-dire à rendre compte aussi des qualités secondes qui, quand elles seront expliquées, redeviendront des moyens d'explication ; et peut-être la biologie marque-t-elle le pas en attendant cet accomplissement, pour pouvoir elle-même expliquer la vie. De son côté, la pensée mythique n'est pas seulement la prisonnière d'événements et d'expériences qu'elle dispose et redispense inlassablement pour leur découvrir un sens ; elle est aussi libératrice, par la protestation qu'elle élève contre le non-sens, avec lequel la science s'était d'abord résignée à transiger.»

«Les considérations qui précèdent ont, à plusieurs reprises, effleuré le problème de l'art, et peut-être pourrait-on brièvement indiquer comment, dans cette perspective, l'art s'insère à mi-chemin entre la connaissance scientifique et la pensée mythique ou magique; car tout le monde sait que l'artiste tient à la fois du savant et du bricoleur : avec des moyens artisanaux, il confectionne un objet matériel qui est en même temps objet de connaissance.»

«Ces relations découlent, en effet, des conditions objectives où sont apparues la connaissance magique et la connaissance scientifique. L'histoire de cette dernière est assez court pour que nous soyons bien informés à son sujet; mais, que l'origine de la science moderne remonte seulement à quelques siècles, pose un problème auquel les ethnologues n'ont pas suffisamment réfléchi; le nom de paradoxe néolithique lui conviendrait parfaitement.

C'est au néolithique que se confirme la maîtrise, par l'homme, des grands arts de la civilisation : poterie, tissage, agriculture, et domestication des animaux. Nul, aujourd'hui, ne songerait plus à expliquer ces immenses conquêtes par l'accumulation fortuite d'une série de trouvailles faites au hasard, ou révélées par le spectacle passivement enregistré de certains phénomènes naturels *.

Chacune de ces techniques suppose des siècles d'observation active et méthodique, des hypothèses hardies et contrôlées, pour les rejeter ou pour les avérer au moyen d'expériences inlassablement répétées.»

Annexe 2

L'émergence de l'État moderne avant la Révolution

Si la Révolution (et l'Empire qui a parachevé son œuvre tout en l'assagissant) a bien renversé «l'Ancien Régime», elle n'a guère changé en fait les modes de fonctionnement et la culture de l'administration patiemment structurée par la monarchie capétienne à partir de Philippe Auguste. Elle en a certes changé les filières de recrutement du personnel aux niveaux les plus élevés. Elle a surtout assuré en un temps record sa victoire définitive sur l'enchevêtrement invraisemblablement disparate de règles, de normes, de lieux de pouvoir, de juridictions, de redevances, d'impôts, entassés par des siècles de chartes, d'édits, d'arbitrages, et de coutumes locales. Elle a pour l'essentiel pris la main sur des champs d'action que le pouvoir royal ne s'était pas donné les moyens de gérer directement et avait affermé à des personnes ou des entités privées qui en tiraient des revenus exorbitants (à commencer par la perception des impôts). Si elle a bien conservé des pouvoirs locaux autonomes, elle les a alignés sur des règles et des normes communes et s'est donné les moyens de les contrôler. Elle a assurément guillotiné un roi, mais en achevant d'unifier l'État et en étendant son emprise, elle a mis un point d'orgue à l'œuvre multiséculaire de la monarchie. Et c'était certes une victoire de la logique ingénieriale sur la logique darwinienne héritée de la féodalité.

D'ailleurs, depuis au moins le XVII^e siècle, la monarchie a développé une culture ingénieriale au sens strict du terme, à partir des nécessités des domaines relevant de son emprise. La guerre, d'abord, bien sûr, notamment la marine, l'artillerie et surtout le génie (les mots génie et ingénieur ont la même racine, et, dans l'argot étudiant, la taupe a d'abord désigné l'École Polytechnique). Et les communications (d'abord à cause de leur intérêt militaire, puis pour affermir l'exécution des décisions centrales), avec un réseau de routes royales standardisées (les « grands chemins », devenus routes nationales), les canaux, la poste (outil indispensable, bien au-delà de la correspondance écrite, aux déplacements à cheval)... Rappelons aussi que la première manufacture française fut Saint-Gobain, au service de la politique colbertiste que le monopole de Venise sur les glaces contrecarrait – bien avant la première grande manufacture privée, celle qui produisait les indiennes à Jouy-en-Josas.

Mais ce savoir-faire ingénierial reste longtemps cantonné dans ses limites d'origine : l'exercice de certaines responsabilités qu'on nomme aujourd'hui « régaliennes », avec, au premier plan, la guerre, et, là où elles l'impliquent, la maîtrise de la matière. Pour le reste continuait à prévaloir l'immémoriale logique prescriptive, ou le plus souvent à l'inverse interdictive, portant sur des objets ponctuels et non sur de longs enchaînements de causes et d'effets. Ce mode de gouvernement s'est très longtemps limité à une simple diffusion des règles édictées auprès des pouvoirs intermédiaires, avec la présomption que le respect de l'autorité supérieure suffirait à en garantir l'exécution (le seul moyen de s'assurer de celle-ci étant l'*ultima ratio* du recours à la force guerrière, toujours très coûteuse et en outre, aussi longtemps que la puissance économique et militaire a été décorrélée de la place dans la hiérarchie féodale, aléatoire). C'est bien pourquoi d'ailleurs, on trouve dans l'histoire de la royauté pléthore d'édits réinstaurant à intervalles réguliers des prescriptions ou des interdictions déjà maintes fois formulées antérieurement, signe qu'elles étaient restées lettre morte. Il faudra plus de cinq siècles pour que se mette en place un pouvoir de contrôle continu sous forme d'une administration hiérarchisée où chaque niveau tient la bride courte en permanence aux niveaux inférieurs. Ce qui s'appellera plus tard une bureaucratie

Références des autres textes de l'auteur auxquels il est fait renvoi dans le texte.

- ① Usages idéologiques et fantasmatiques du signifiant "équipe" : un objet idéal plaqué sur un nœud de contradictions <https://anhenri.fr/classement-thematique/espaces-de-pratique/equipe>
- ② Apprivoiser les cavaliers d'apocalypse <https://anhenri.fr/classement-thematique/espaces-de-pratique/la-clinique-linstitutionnel-et-le-politique>
- ③ Quelques îlots d'ordre dans un océan de chaos
- ④ la castration <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/theorie-psychoanalytique/>
- ⑤ Pratique et éthique: les paradoxes de la pratique, ou les malheurs du sujet <https://anhenri.fr/classement-thematique/pratiques/divers-eclairages-trandisciplinaires/>

⑥ Esquisse d'une saga in La Formation en Psychologie, filiation bâtarde, transmission troublée (P. MERCADER et A. N. HENRI dir.) , Presses universitaires de Lyon Lyon 2004 pp. 47-48

OU

URL : <https://anhenri.fr/classement-thematique/pratiques/la-psychologie-dialectique-des-pratiques-et-du-discours-savant> pp.25-26

⑦ *Bricoleurs et fiers de l'être* <http://penser-en-institution.org/index.php/2019/05/31/editorial-de-juin-2019-bricoleurs-et-fiers-de-letre/>